

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Hubert Aquin

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

Roman 1960-1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60005ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1965). Hubert Aquin. *Liberté*, 7(6), 505–507.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1965

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

bubert aquin

Il me répond : trente-cinq ans, et justement pourquoi si tard pour publier ? C'est que j'ai été conditionné à écrire, à vendre mon talent, parce que j'étais pauvre, je n'étais pas président de banque. Ou bien tu es président de banque, ou bien non. Moi, j'étais pauvre. Donc, pourri de talent. Pourri de talent. Ou bien le contraire, pauvre parce que pourri de talent. Condamné à gagner ma vie en vendant mon talent, voilà. Alors, j'ai essayé de me dégager de cela, de refuser cela. Je me sentais une vocation de président de banque, mais non, rien à faire, cette rue-là était bouchée.

Et comme j'étais isolé, alors il a bien fallu que je me décide, et c'est la raison . . .

Je m'étonne. Mais lui : premier de classe, oui, toute ma vie, cela m'a fait le plus de tort possible. Mais je me suis décidé enfin, après beaucoup de temps. D'ailleurs, en cinquante-neuf, j'avais terminé un roman. Alors, je le dépose chez Tisseyre. Vingt-quatre heures après, c'est vrai, vingt-quatre heures, je retourne et je demande à la secrétaire : je veux reprendre mon livre. Tisseyre avait eu le temps de le lire, et aujourd'hui il s'en rappelle encore, m'a-t-il dit. Je l'ai repris, ce livre. Quoi ? Je le garde, ce sera mon troisième. Parce que mon second, ça ne peut pas être celui-là, non, celui-là ce sera mon troisième. C'est comme cela.

Ce que j'en pense, du roman canadien ? Il dit : à un colloque de sociologie, à Québec, il y a deux ans, j'avais fait une conférence. Au bazooka. Je leur ai dit nous sommes les recordmen mondiaux de la platitude et de la prétention. Silence dans la salle, ils étaient effondrés. Un silence, mais un silence. Non, je suis d'accord, Miron, Chamberland, Godin, Godbout, surtout Godbout, LE COUTEAU SUR LA TABLE cela me frappe. Mais cela m'agace, il joue encore avec. Quand il sera enfin dedans, ce sera admirable. Cela le vide, d'ailleurs, tu le sais, le vide qu'il ressent, ce vide le vide, l'épuise. Après chaque roman, il ne peut plus, il faut qu'il fasse autre chose, un film, un truc, quoi, il est crevé.

Mais c'est malhonnête d'en nommer quelques-uns, c'est déjà choisir. Oui, Jasmin, oui, mais hélas, il bâcle tout. Sa vitalité me plaît. Par exemple, Languirand, je tiens à dire que j'admire profondément ce qu'il fait, sa détermination à produire. Il se fait régulièrement descendre, mais il tient bon. C'est un élan qui ne lâche pas.

PROCHAIN EPISODE ? J'ai écrit de huit heures à neuf heures pendant trois mois et demi, puis j'ai transcrit en deux mois. Oui, à peu près quelques heures par jour pendant à peu près deux mois. Mon prochain ? Cela s'appellera TROU DE MEMOIRE. Oui, bien sûr au singulier, quelle idée ! C'est presque fini.

Mais non, ce ne sont pas des questions idiotes, vas-y, au contraire, c'est drôle.

La réponse vient, rapide, enchantée : la Ferrari, ce que j'aime le plus au monde après faire l'amour, c'est la Ferrari. Non, je ne l'ai jamais conduite, c'est cela mon malheur. La plus rapide voiture que j'aie conduite, c'est une "formule junior".

Ensuite ? Ce sont les armes à feu.

Je lui dis qu'il est une sorte d'Hemingway canadien, cela le fait rire : vraiment, ce sont les armes à feu, mon père était champion de tir du Québec.

Scorpion voyons, je suis scorpion. Il n'y en a que pour les scorpions, je suis né le 24 octobre 1929, c'est un scorpion juste, à la limite.

La poésie ? ah, ah. Il éclate de rire : on n'est pas nombreux à ne pas en faire, mon vieux, mais on se tient ! La poésie m'apparaît une entreprise frisant la folichonnerie, telle que pratiquée dans le Québec, non, non, merci.

Ava Gardner, si tu veux le savoir. Mon type de femme c'est Ava Gardner, je vais voir ses films. Oui, un petit côté comme ça. Je vis bi-dimensionnellement dans ses yeux et son visage. Déesse, c'est une déesse. Mon homme ? Fangio. Fangio, c'est moi. Et Manolete, sur Manolete, le côté scorpion triste, émâcié. Manolete, c'est viscéral, ça me fond le coeur, j'en pleure, ça me fait mal. Et même, tiens, Maurice Richard. Après son départ, cela a été la fin du hockey, j'ai fermé la télévision, je suis porté sur l'admiration, je suis excessif.

Du coq à l'âne, nous parlons d'art. Il éclate : Nicolas de Staël. Ses tableaux ont été un choc, un peu aussi ceux de Rubens. Il s'est suicidé, Nicolas, mais je l'ai su après, en Europe, je n'en savais rien avant, cela m'a touché, mais je n'en savais rien avant. Les livres ? Je relis, mais pas trop, pour ne pas gâter la sauce, **SPLendeur ET MISERE DES COURTISANES**. J'ai aimé l'incroyable puissance, l'imaginaire, la destructivité diabolique de Balzac. Il voulait dominer ce sentiment de puissance, il s'y laissait entraîner malgré lui. J'ai aimé beaucoup.

Je lui demande ce qu'il aime boire. Il dit : scotch. Mac Pherson.

Pourquoi tout à coup ai-je parlé de Lolita ? Il s'en étonne : j'ai beaucoup aimé, je suis un des rares à avoir toutes les oeuvres de Nabokow, toutes. Le pays où j'aimerais vivre ? La Suisse, mais je crois aussi l'Afrique. Je n'ai pas de pays, au fond, je suis exilé ici et partout. Tu sais ce que je pense de Bakounine, je suis bakouniniste. J'aime la musique aussi, mais là-dessus ma formation a été si peu convenable. J'ai découvert Beethoven et Chopin à seize ans, Wagner à vingt-et-un ans alors que j'étais à Paris, et je suis même allé à Stuttgart pour entendre ça sur place... Maintenant, c'est Ray Charles, je m'excuse, je remets son disque cinquante fois de suite. Et puis le flamenco, mais cela me fait mal, c'est trop près de moi, c'est trop dur. Et la musique afro-brésilienne, portugaise, les negro-spirituals. Je ne suis pas très à jour dans ce domaine.

Il dit : oui, je me décide enfin à être écrivain, destin que j'ai toujours refusé. Mais j'éдите ici, il faut éditer ici, et traverser l'Atlantique d'Ouest en Est, dans ce sens-là seulement, vers le lever du soleil. Faire éclater le français de l'intérieur, d'ici. Pas par le joul, c'est ridicule. C'est se forcer pour parler mal. Quand je pense que Girouard est professeur de français, qu'il parle normalement bien. Il se force pour parler mal, c'est navrant. Il faut éditer ici, j'éдите ici. Je me décide. Allez salut.

JACQUES FOLCH